

- Impossible de me rappeler de ce jour-là.
- Aucun souvenir, vous êtes sûre ?
- Oui, rien.
- Ce n'est pas grave, c'est assez fréquent, ne vous inquiétez pas.
- Cela ne m'inquiétait pas. Je suis encore moins inquiète maintenant.
- Parfois, l'on perd aussi la parole, ce n'est pas votre cas.
- Non, je ne crois pas, ce n'est pas mon cas.
- Bien.

- Où étiez-vous, ce jour là ?
- Je ne sais plus, pas loin.
- Pas loin de quoi ?
- Pas loin.

- Vous vous trouviez dans un état second, n'est-ce pas ?
- Je me sens encore dans un état second.
- Mais ce jour-là. Ce jour-là, vous n'étiez pas vous-même, c'est pour cela que c'est arrivé.
- Si vous le dites.
- Faites moi confiance.
- Absolue.

- Je ne pensais pas dire cela un jour. Absolue. C'est un mot trop grand pour moi normalement. Et pourtant, il est rentré dans ma bouche. Je pensais ne jamais pouvoir le prononcer. Je l'observais de loin. Je l'admirais, je me disais que c'était un beau mot, presque poétique. Il aurait fait une belle rime, mais je ne lui ai jamais trouvé de paire. C'est un beau et grand mot solitaire.
- Presque.
- Presque.

- Vous vous sentiez bien, rappelez-vous. Vous étiez secouée par le roulement régulier du train.
- Ça ne m'a pas donné le style de Céline.
- C'était dans le métro. Mais c'est un peu la même chose, c'est vrai. Le même type de roulement, répétitif, soporifique, ...
- Hypnotisant.
- Je me rappelle avoir déjà perdu la mémoire dans les transports en commun. Enfin... je ne m'en rappelle plus par conséquent. Faut croire que les rails sont hypnotiseurs. Des rails hypnotiseurs.
- Déraile hypnotiseur.
- Pardon ?
- Déraile. Déraile. Déraile !
- Vous allez bien ?
- DÉRAILLE. Je...

- C'est passé ?
- Je crois. Désolé. Ça m'arrive parfois. Ça m'était arrivé à ce moment-là.
- Vous commencez à vous en rappeler ?
- Non, toujours pas. Des couleurs parfois, c'était beau. Comme une cuillère reflétant un chameau : il est tout déformé, ses deux bosses se transforment en canyons, ses poils en sable, ses yeux en deux soleils noirs accrochés en haut d'un cou montagneux. Seules les pattes détonnent, on dirait des vers ramollis qui courent sans objectif ni provenance, mais inexorablement rattachés à cet environnement des plus étranges. L'animal hideux devient beau, parce qu'il n'existe pas, il n'existe

plus, il n'existe que dans ma cuillère. Mais pour compenser, il apparaît comme le tableau d'un paysage splendide, aux couleurs chaudes d'une fin de journée. Ou d'un matin, peu importe, les teintes sont semblables.

- Je n'ai jamais essayé d'apercevoir un tel reflet.

- Vous devriez, c'est toute une expérience.

- Il est un peu trop tard pour les expériences maintenant, ne croyez-vous pas ?

- C'est vrai, je suis fatiguée.

- Je me rappelle de quelque chose.

- Oui ?

- La personne en face de moi, c'était une femme étrange. Elle avait les cheveux décoiffés, elle était blottie dans une couverture et me regardait avec de grands yeux ronds, étonnée par ce que je faisais.

- Que faisiez-vous ?

- Je ne sais plus. Elle avait un unique sac à ses pieds, avec toutes ses possessions dedans. Elle ne m'en a rien dit, pourtant je suis persuadée que c'était le cas. Toute sa vie, tout ce qui lui restait était dans ce maigre sac. Elle partait dans ce train pour ne plus revenir, elle avait pris sa décision avant même de monter dans le wagon. Elle savait où elle allait. Ou du moins elle savait où elle n'allait pas. Nous n'avons pas échangé un mot, nous nous contemplions seulement. Elle était belle, en un sens. La tristesse se lisait sur son visage. C'est uniquement de son visage dont je me souviens. Pendant deux secondes seulement, il a été éclairé par un rayon tardif, une lumière chaude qui filtrait entre les nuages.

- Vous ne savez pas de qui il s'agissait ?

- Je ne lui ai pas demandé. Le moment était trop beau pour l'interrompre par des paroles. Je n'avais plus de voix. J'avais la gorge serrée.

- Et a-t-elle une quelconque influence sur ce qui s'est passé après ?

- Après ? Que s'est-il passé ?

- Hum... Oubliez...

- C'est déjà fait.

- Nous étions le huit novembre, vous rappelez-vous ?

- Oui, cette date me dit quelque chose... Je l'ai déjà vécue plusieurs fois. Chaque année elle revient.

- Concentrez-vous s'il vous plaît.

- Sur quoi ?

- Sur... Sur ce dont vous ne vous rappelez pas.

- Ce n'est pas facile.

- Essayez de retrouver des images, des scènes, des couleurs.

- C'est tout ?

- C'est déjà beaucoup si vous ne vous rappelez de rien.

- Il faisait sombre. Tout était gris. Comme un huit novembre. Il avait dû pleuvoir, ou bien il pleurerait peu après.

- Il ? Qui cela il ?

- Personne. Il.

- Étiez-vous accompagnée ?

- Je ne crois pas, j'étais parfaitement seule dans ce wagon. Il n'y avait que moi. C'était vide. J'étais vide, confrontée à mon reflet, à mon esprit. Et les ballottements du train.

- Et...

- Cela ne me dérangeait pas, je me sentais bien, pleine. Tout était parfaitement affreux. Les dernières pensées dont je me souviens, je m'en rappelle, elles sont toujours là. Les dernières pensées que j'ai eues étaient agréables. J'ai pensé à l'art, à cette explosion de peinture que j'allais

créer. Je me suis dit que la vie valait la peine d'être vécue pour arriver à cela. Que malgré tout, j'allais créer quelque chose qui resterait dans les mémoires.

- Vous souhaitiez de la reconnaissance ?

- Je n'en avais jamais eue...

- Je n'en cherchais pas vraiment.

- C'était un matin. Ou un soir, c'est presque la même chose. A l'heure où le soleil se lève et se couche. Cela j'en suis certaine. J'avais passé des heures à contempler le monde qui défilait comme un film depuis la fenêtre de ce train. J'avais de la chance, souvent les fenêtres de train sont pleines de poussières, pas là. J'aurais presque cru que j'étais dehors, et que c'était moi qui bougeais aussi vite, transperçais les paysages, coupais les airs, éventrais les champs. Je sentais l'air sur mon visage, de temps en temps. Seule la buée de ma bouche troublait parfois ce spectacle, cette vision transparente, cette vision clairvoyante en opacifiant la vitre.

- Où alliez-vous ?

- Nulle part. J'étais là. C'est tout. Et puis la seconde d'après, j'étais plusieurs mètres plus loin déjà. Le paysage se mouvait tellement rapidement autour de moi... C'en était vertigineux. Parfois, je ne sentais plus le siège sous mes cuisses, le sol sous mes pieds, ni même mes vêtements sur ma peau. Je perdais conscience de tout ce qui m'entourait.

- C'est dans l'un de ces moments que vous avez agi ? Un de ces moments d'inconscience ?

- Agi ? Je n'ai jamais agi de toute ma vie.

- Et qu'observiez-vous, à travers cette fenêtre ? Vous rappelez-vous de quelque chose en particulier ?

- Il faisait sombre. Tout était sombre. Tout est toujours sombre. Il y avait un troupeau de biches dans un champ. Un troupeau d'humains sous un pont. Il y avait des nuages de forêts qui bloquaient le paysage, parfois mêlés à d'autres nuages plus opaques encore, qui se confondaient avec le ciel. Aux cimes des sapins se confondaient les cheminées d'usines, aux branches des chênes les fils des pylônes, aux hirondelles excitées les avions orageux. Tout se mélangeait. La nature n'était plus qu'un magnifique désordre, un tableau de chaos, une peinture d'apocalypse. C'était la fin. Je le sentais.

- Mais quand le soleil s'est levé, le lendemain matin-

- Ou soir.

- Le... Quand une nouvelle journée s'est déroulée sur ce monde étrange, il n'était pas détruit. En réalité, ce n'était la fin de rien, c'était un nouveau début.

- C'était la fin, pour moi. C'était aussi mon nouveau début.

- Où alliez-vous ?

- Nulle part.

- Nulle part.

- J'étais seule dans ce wagon, je ne suis même pas sûre d'avoir pris un billet. Je suis entrée par la première porte que j'ai vue. C'était la porte d'un train.

- Vous êtes arrivée dans une gare toute différente que celle que vous aviez quittée.

- Je n'avais jamais vu de gare comme celle-ci.

- Nous n'en voyons généralement qu'une fois dans notre vie.

- Et vous, ne restez-vous pas ici ?

- Vous ne saviez donc pas où vous alliez ?

- Non, cela importait peu. Je savais où je n'allais pas.

- C'est déjà un bon début. Saviez-vous ce qui se passerait ?
- Je crois. Je n'avais jamais agi de ma vie. Je voulais agir. Ce train n'était qu'un moyen comme un autre, qu'une porte parmi d'autres, qu'un endroit entre les autres.
- Ce n'est donc pas une rencontre, un événement ultérieur qui vous y a poussé ?
- Non, il ne s'est rien passé. Tout était comme d'habitude. Tout allait bien. Ce grand vide me tenait seule compagnie.
- Et cette femme ?
- Quelle femme ?
- La femme qui vous regardait étrangement.
- Il n'y avait personne, seulement moi, mon unique sac, et parfois, les visages flous de passagers des trains voisins, que l'on croisait à toute vitesse, en quelques secondes, qu'on ne voyait qu'à peine. Des ombres derrière une fenêtre.
- Vous êtes entrée en gare.
- Je suis entrée en gare. Vous connaissez cet instant, avant l'arrivée à quai, les quelques minutes lentes et laborieuses, où le train a de plus en plus de mal à avancer, où la ville se confond avec la campagne et les rails avec les câbles et le tout dans une radieuse harmonie. J'encourageais ma voiture.
- Vous l'encouragez ?
- Je lui disais allez Nénette, on est presque au bout, encore un peu de courage, c'est bientôt fini. C'est bientôt la fin. C'est le soleil qui m'a encouragée. Il a teint le ciel d'orange, de jaune et de rouge. C'étaient de belles couleurs. Il fallait que le monde entier y ressemble. Il fallait que mon monde entier y ressemble. C'était mon seul objectif à présent, ma façon d'agir.
- Vous avez réussi.
- Oui ?

- C'est la seule chose que je regrette : ne pas avoir pu observer le résultat. Ça aurait été une expérience.
- Mais c'est trop tard pour les expériences à présent, n'est-ce pas ?
- Je vous crois.

- Pourquoi ?
- Pourquoi pas ? Ce mot qui flotte sur vos lèvres depuis le début, ce *mort* arpenté mon esprit depuis le début aussi, depuis le tout début. J'ai fini par la retrouver. Je pleurais, mais elle m'a embrassée, c'était beau. Ce n'était pas triste. Ce n'est jamais triste.